

The 1937 Massacre in the Dominican Republic: literary distortions

Het bloedbad van 1937 in de Dominicaanse Republiek: literaire twisten

SOPHIE MARÍÑEZ / smarinez@bmcc.cuny.edu
City University of New York

ABSTRACT / SAMENVATTING

This essay examines two novels dealing with the massacre perpetrated in 1937 against Haitians living in the Dominican Republic. After reviewing the historical facts reconstituted by Dominican and Haitian historians, it approaches Jacques Stephen Alexis' *Compère Général Soleil* (1955), and Edwidge Danticat's *The Farming of Bones* (1998), using a comparative textual analysis method. It concludes that the same historical event can be interpreted in two contradictory manners: the first, whose Marxist lens emphasizes the solidarity demonstrated by the Dominican people, and the second, which foregrounds racism among Dominicans as the cause of the massacre. Both novels serve as a cautionary tale, for, although there is no evidence that the Dominican people participated in the genocide, today's conditions of co-existence of both people have changed and the anti-Haitian discourses have gained alarming ground.

Dit essay betreft twee romans die gaan over het bloedbad dat in 1937 aangericht is onder de Haïtiaanse bevolking woonachtig in de Dominicaanse Republiek. Na een revisie van de gebeurtenissen zoals weergegeven door Haïtiaanse en Dominicaanse geschiedschrijvers, wordt een vergelijkend tekstonderzoek toegepast op *Compère Général Soleil* (1955) van Jacques Stephen Alexis en *The Farming of Bones* (1998), van Edwidge Danticat. Een conclusie van deze analyse is dat eenzelfde historisch gebeuren op twee tegenstrijdige manieren uitgelegd kan worden. De eerste manier heeft een marxistische achtergrond en legt het accent op de solidariteit van het Dominicaanse volk, de tweede gaat uit van het racisme van de Dominicanen als oorzaak voor dit bloedbad. Beide romans moeten gezien worden als een waarschuwing, want al is er geen bewijs dat het Dominicaanse volk deel heeft genomen aan deze genocide, vandaag de dag zijn de omstandigheden waarin deze bevolkingsgroepen samenleven anders en het anti-Haïtiaanse discours heeft een alarmerend effect op de bevolking.

KEYWORDS

Massacre, 1937, Haiti, Dominican Republic.

SLEUTELWOORDEN

Bloedbad, 1937, Haïti, Dominicaanse Republiek, literatuur.

RECEIVED: 12/05/15 · ACCEPTED: 05/09/16

REVISTA MEXICANA DEL CARIBE, ISSN: 2448-7163

NEW SERIES, NUM. 22 · July-December 2016, pp. 76-111

DOI: 10.22403/UQRROOMX/RMC22/03

Le massacre de 1937 en République Dominicaine: distorsions littéraires

La masacre de 1937 en República Dominicana : distorsiones literarias

SOPHIE MARÍNEZ / smarinez@bmcc.cuny.edu
City University of New York

RÉSUMÉ / RESUMEN

Cet essai analyse deux romans traitant du massacre perpétré contre la population haïtienne résidant en République Dominicaine en 1937. Après avoir révisé les faits reconstitués par des historiens dominicains et haïtiens, il aborde *Compère Général Soleil* (1955), de Jacques Stephen Alexis, et *The Farming of Bones* (1998), d'Edwidge Danticat, en utilisant une méthode comparative d'analyse des textes. Il conclut que le même fait historique peut être interprété de manières contradictoires: la première, sous un angle marxiste qui met l'accent sur la solidarité du peuple dominicain, et la deuxième, qui met en avant le racisme des Dominicains comme cause du massacre. Ces romans servent d'avertissement, car bien qu'il n'y ait pas de preuves que le peuple dominicain ait participé au génocide, aujourd'hui les conditions de coexistence sont différentes de l'époque et les discours anti-haïtiens ont pris une envergure préoccupante parmi la population.

Este ensayo examina dos novelas que tratan de la masacre perpetrada contra la población haitiana residente en República Dominicana en 1937. Tras revisar los hechos reconstituídos por historiadores dominicanos y haitianos, se abordan *Compère Général Soleil* (1955) de Jacques Stephen Alexis, y *The Farming of Bones* (1998), de Edwidge Danticat, usando un método de análisis textual comparatista. Se concluye que el mismo hecho histórico puede interpretarse de dos maneras contradictorias: la primera, de índole marxista en la que se hace hincapié en la solidaridad del pueblo dominicano, y la segunda, en la que se destaca el racismo de los dominicanos como causa de la masacre. Ambas novelas sirven de advertencia, pues aunque no hay evidencia de que el pueblo dominicano haya participado en el genocidio, hoy las condiciones de coexistencia son distintas y los discursos anti-haitianos han tenido efectos alarmantes sobre la población.

MOTS-CLÉS

Haïti, République dominicaine, massacre, 1937, littérature.

PALABRAS CLAVE

Masacre, 1987, Haïti, República Dominicana, literatura.

RECIBIDO: 12/05/15 · ACEPTADO: 05/09/16

REVISTA MEXICANA DEL CARIBE, ISSN: 2448-7163

NUEVA ÉPOCA, NÚM. 22 · julio-diciembre 2016, pp. 76-111

DOI: 10.22403/UQROOMX/RMC22/03

Le massacre perpétré en 1937 par le dictateur Rafael Trujillo contre des milliers d'immigrants haïtiens en République dominicaine, événement capital dans l'histoire des rapports entre celle-ci et Haïti, a été traité maintes fois dans les textes littéraires, critiques et historiques des deux pays. En littérature, on cite notamment *Compère Général Soleil* (1955) de Jacques Stephen Alexis, *El Masacre se pasa a pie* (1973) de Freddy Prestol Castillo, *Peuple des terres mêlés* (1989) de René Philoctète, et *The Farming of Bones* (1998) d'Edwidge Danticat.¹ En histoire, l'historienne haïtienne Susy Castor (1987) et les dominicains Bernardo Vega (1988) et Franklyn Franco Pichardo (1992) figurent parmi les premiers à en faire des reconstitutions aussi rigoureuses que possible étant donné les conditions scabreuses du génocide. Ces auteurs ont essayé de trouver des réponses à plusieurs questions fondamentales, y compris le nombre exact de victimes, qui reste incertain, entre dix mille et trente mille morts, et la possible participation criminelle de la population civile. Alors que des textes littéraires comme celui de Danticat insistent sur la culpabilité du peuple dominicain, les sources historiques examinées par Suzy Castor montrent un manque de preuves de cette participation. Il semble qu'au contraire, beaucoup de familles auraient même protégé des Haïtiens en les cachant chez eux. Silvio Torres-Saillant (2006), critique dominicain résidant aux États-Unis, insiste sur le fait que pour le peuple dominicain, vivant lui-même sous la terreur du régime de Trujillo, une protestation de sa part aurait pu lui valoir la mort. Au contraire, remarque-t-il, la preuve que le peuple en général répudiait ce massacre se trouve dans le fait que personne n'est sorti dans les rues pour fêter l'atroce événement et gagner ainsi des points dans les faveurs du dictateur.

Une autre question qui émerge souvent est celle des motivations du dictateur pour ordonner le massacre. Franklyn Franco

¹ Ces quatre romans ont reçu des dizaines d'analyses critiques ; on ne pourrait pas les citer tous, mais on peut au moins signaler les travaux de Fernando Valerio Holguín (2000), Rita de Maessener (2006), Lucía Suárez (2006). Elissa Lister (2013), Manuel Arturo Victoriano Martínez (2014) et, plus récemment, Maria Cristina Fumagalli (2015). Pour des raisons d'espace, je réduirai mon analyse aux romans d'Alexis et de Danticat.

Pichardo (1992) affirme que la cause principale a été la démarcation confuse de la frontière entre les deux pays. Il reconnaît aussi comme cause importante, mais secondaire, l'idéologie raciste de Trujillo qui s'alimentait des doctrines nazi et fasciste de l'époque. Par contre, Bernardo Vega (1988), économiste et historien dominicain, auteur de plusieurs volumes sur la dictature de Trujillo, a fondé ses conclusions sur ses recherches dans les archives du Département d'Etat des États-Unis, dans ceux du gouvernement dominicain et dans des œuvres diverses qui recueillent les témoignages des victimes. Selon lui, la cause principale du massacre a été le racisme de Trujillo. Enfin, Suzy Castor (1987) a examiné les archives du Ministère des Affaires Étrangères mexicain et a conclu que le massacre s'explique par un « tissu complexe de causes », y compris la décision de Trujillo d'imposer son pouvoir de dictateur sur la population dominicaine.

Au cours des quinze dernières années, l'ensemble des discours critiques et politiques sur les rapports entre les deux pays ont eu tendance à se focaliser sur cette histoire de disputes, le massacre de 1937, les discours racistes de l'élite conservatrice ainsi que les mesures juridiques récemment prises en République Dominicaine contre les immigrants haïtiens et leurs descendants dominico-haïtiens pour mettre en avant ce qu'ils appellent le « conflit fatal » ou inévitable entre les deux peuples, ou leurs « différences irréconciliables ». La thèse de conflit fatal a été avancée par la journaliste nord-américaine Michele Wucker (2000) qui présentait les deux pays comme des coqs qui se disputent un territoire. Ce modèle simpliste et réductionniste a été fortement critiqué par l'anthropologue Samuel Martínez (2006) qui proposait une lecture plus nuancée de ces rapports, une lecture qui permettrait de voir les gestes de solidarité et de coopération entre les deux nations. Quant à l'argument des « différences irréconciliables », remis en avant par Manuel Núñez (2002) suivant l'idéologie raciste des intellectuels du régime de Trujillo, Manuel A. Peña Battle (1989) et Joaquín Balaguer (1983), il insiste sur une notion d'identité dominicaine blanche, hispanique et catholique—notion qui est maintenue aujourd'hui par la droite

conservatrice. Il est vrai que l'attitude générale des autorités et des classes dirigeantes du pays est nettement conservatrice à cet égard, mais il est également évident que l'analyse historique des dynamiques entre les deux pays est souvent subordonnée à des positions idéologiques. C'est ainsi que lorsqu'une grande partie de la population s'est laissée convaincre par les discours anti-haïtiens, une autre partie, pas moins significative, a toujours considéré le peuple haïtien comme un peuple « frère » et a maintenu une position de solidarité et de coexistence pacifique (Silié, 2004).

Du côté haïtien aussi, on trouve, d'une part, ceux qui soulignent l'aspect antagoniste et, d'autre part, ceux qui insistent sur l'aspect fraternel de ces rapports. Certainement, à partir de la sentence 168-13 du Tribunal Constitutionnel dominicain, qui enlevait rétroactivement jusqu'à 1929 la nationalité dominicaine aux enfants d'immigrés en condition « illégale » (Pérez, 2013), les rapports entre les deux peuples se sont extrêmement tendus et le souvenir du massacre de 1937 est amèrement revenu dans les mémoires. Dans la société dominicaine, cette sentence a créé une douloureuse fracture entre ceux qui étaient pour et ceux qui étaient contre, les uns croyaient qu'elle servait à « contrôler » la masse migratoire réfugiée du tremblement de terre de 2010 et de la crise économique en Haïti; tandis que les autres, mieux informés, comprenaient que cette sentence n'était pas dirigée contre les immigrés mais contre leurs descendants dominicains et violait leurs droits les plus fondamentaux.

Parmi les textes littéraires, deux romans en particulier illustrent les deux modèles qui caractérisent le débat sur les rapports dominico-haïtiens : d'une part le modèle du « conflit fatal »; d'autre part ce que j'appelle, en me fondant sur les recherches d'anthropologues comme Martínez et d'autres, le modèle de la « solidarité », qui reconnaît que les deux peuples sont liés par leur histoire, leurs cultures, et leurs conditions d'oppression. Il s'agit donc de relire *Compère Général Soleil*, de Jacques Stephen Alexis, écrivain marxiste qui valorise l'aspect de solidarité et de fraternité, et *The Farming of Bones*, d'Edwidge Danticat, auteure haïtienne résidant aux

États-Unis, qui met l'accent sur l'hostilité des Dominicains envers les Haïtiens. Ces deux romans montrent à quel point un même fait historique peut être représenté différemment selon la position de l'auteur. En effet, tandis qu'Alexis explique le massacre comme le résultat d'une lutte de classes dans laquelle les Haïtiens seraient pris comme boucs émissaires, Danticat le présente comme le résultat d'un racisme viscéral des Dominicains en général envers les Haïtiens. Pour Alexis, il n'y a pas d'opposition intrinsèque entre les deux peuples. Les deux nations sont « sœurs » et leurs malheurs sont dus aux rapports de classe. Pour lui, le peuple dominicain est solidaire du peuple haïtien et honteux de l'action de son gouvernement, solidarité qui le pousse à protéger les réfugiés haïtiens et à les aider à échapper au massacre. Quant à Danticat, sa vision des faits historiques est probablement influencée par la tradition des luttes raciales menées aux États-Unis. Dans *The Farming of Bones*, les rapports entre les deux peuples sont marqués par une opposition binaire qui présente les Dominicains comme les oppresseurs et les Haïtiens comme les victimes. Cette opposition se manifeste par les préjugés raciaux de la part des personnages dominicains à l'égard des personnages haïtiens. Pour Danticat, le massacre serait une manifestation violente de ces préjugés.

I. La terrible nuit du 2 octobre 1937 : récit historique

Le 2 octobre 1937, le petit village frontalier de Dajabón en République Dominicaine accueille la visite du Président Rafael Leónidas Trujillo. À cette occasion, le généralissime est l'hôte d'honneur de Doña Isabel Meyer, entremetteuse et propriétaire foncier qui exerce une importante influence politique dans la région. Le soir, après avoir célébré son arrivée chez Doña Isabel, le généralissime s'adresse à la foule qui s'est concentrée dans la rue pour l'applaudir. Comme on s'y attend, il fait référence au problème haïtien : « Ici, j'ai appris que les Haïtiens volent la

nourriture et le bétail des fermiers ». Aux Dominicains qui se plaignent de ces dommages causés par les Haïtiens qui habitent parmi eux, je vous réponds : à peu près 300 Haïtiens ont été tués à Bánica. L'action doit continuer.

SUZY CASTOR (1987, p. 26, ma traduction)

Après ce discours de Trujillo, commence un massacre de la population haïtienne qui hantera pour toujours la mémoire des deux peuples. C'est un génocide qui prend des formes épouvantables et dont le résultat est la mort à coup de machettes et de couteaux d'une vingtaine de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. A Dajabón, petit village frontalier, les soldats dominicains entourent le village et obligent les Haïtiens à avancer, comme du bétail, vers le fleuve Massacre qui sépare les deux pays.² Là, ils les frappent avec des bâtons et les tuent à coups de machettes. A Monte Cristi, dans le nord du pays, des centaines d'Haïtiens sont jetés aux requins de la mer Caraïbe. D'autres sont brûlés ou pendus. Les femmes sont violées avant d'être tuées. Ceux qui réussissent à s'échapper racontent la terreur et le sentiment d'impuissance qu'ils éprouvent devant le meurtre simultané de leurs femmes, maris, parents, enfants, cousins, frères et sœurs. La plupart des crimes se commettent entre le 2 et le 4 octobre, mais le massacre continue pendant des semaines (Castor, 1987, pp. 27-28).

Les affreux détails du génocide décrits par Castor sont confirmés dans les reconstitutions historiques de Vega et Franco, ce qui amène à se poser les questions suivantes : pourquoi cette tuerie s'est-elle produite? Est-ce que le peuple dominicain y a participé,

²Le nom de Massacre vient des confrontations qui eurent lieu au XVII^e siècle entre les colonisateurs français qui essayaient de s'établir dans les régions dépeuplées du nord-ouest de l'île et les créoles de la colonie espagnole. Plusieurs de ces confrontations eurent lieu dans le fleuve qui, aujourd'hui sépare les deux pays et qui porte aussi le nom de Dajabón (un nom qui vient de « dar jabón », « donner du savon », c'est-à-dire, donner une raclée). Une de ces confrontations, la bataille de la Limonade (1691), a donné lieu au traité de Ryswick, par lequel la couronne espagnole accepte la présence d'une colonie française sur le côté ouest de l'île. Autrement dit, c'est-à-partir de ces confrontations pour le contrôle de l'île de Saint-Domingue que l'île se divise politiquement en deux colonies qui plus tard deviendront deux nations (Franco Pichardo, 1992, pp. 82-95).

comme le prétendaient Trujillo et ses fonctionnaires ? Est-ce que c'est le résultat d'animosités historiques entre les deux pays, comme le prétendent certains ? S'il est vrai que la République Dominicaine est un des rares pays d'Amérique Latine à se libérer, en 1844, d'un pays autre que l'Espagne, à savoir de son voisin Haïti, il n'est pas moins certain que, selon les historiens dominicains, à la fin du XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème}, les rapports entre les deux pays se caractérisent par une atténuation des rancunes restées de l'indépendance.³ À certains moments difficiles de l'histoire de la République Dominicaine, Haïti s'est montré solidaire de la nation dominicaine. C'est ainsi que lorsque les forces de libération dominicaines luttent contre l'annexion à l'Espagne, en 1861, ce sont les Haïtiens qui apportent de l'aide militaire aux Dominicains.⁴ Après les combats de l'indépendance, les dirigeants politiques n'encouragent pas l'anti-haitianisme. Au contraire, selon Vega, au début du XX^{ème} siècle les deux pays affrontent un ennemi commun, les États-Unis qui les occupe militairement—Haïti, de 1915 à 1934, et la République Dominicaine, de 1916 à 1924—et les dirigeants nationalistes dominicains et haïtiens unissent leurs efforts contre les forces d'occupation américaines (p. 26). Même lors des premières années du régime de Trujillo, les relations officielles se caractérisent par un effort mutuel de protéger les intérêts politiques de chacun (p. 14-15). A partir du massacre de 1937, le discours raciste qui sert à le justifier sera désormais utilisé par l'élite intellectuelle servant le régime de Trujillo et ceux qui lui ont succédé pour renforcer une notion d'identité nationale dominicaine à partir de sa différenciation d'avec Haïti.⁵ Ce

³ Voir Quisqueya Lora (2014) qui montre que les dirigeants libéraux dominicains de la deuxième moitié du XIX^e siècle ont souvent manifesté leur admiration envers Haïti.

⁴ « Il faut reconnaître que l'anti-haitianisme, en tant que doctrine officielle et sentiment national, s'est réduit après les guerres contre les Haïtiens et lors de la Restauration, quand nous avons lutté contre les Espagnols. Même, pendant les combats de la Restauration, on a reçu de l'aide des Haïtiens, surtout de Geffrard. J.M. Cabral a aussi reçu de l'aide haïtienne. Le Pacte de San Marcos est un accord de défense mutuelle des deux pays contre les agressions externes (Vega, 1988. p. 26, ma traduction).

⁵ Des textes d'histoire et sur l'identité nationale écrits par des intellectuels dominicains après le massacre essaient de montrer comment les Dominicains se distinguent des Haïtiens. Ces textes ont été publiés dans la presse et dans des livres scolaires

genre de discours n'était pas utilisé avant le massacre, même pas par Trujillo, qui, pour des motifs politiques, avait intérêt à garder des rapports amicaux avec les autorités haïtiennes. Or, il est évident que des changements idéologiques se produisent à partir de ce moment tragique dans la nature des discours politiques et intellectuels à l'égard du peuple et du gouvernement haïtiens.

La question de la frontière

En 1937, des dizaines de milliers d'Haïtiens résident en République Dominicaine, la plupart comme travailleurs dans les champs de canne à sucre appartenant aux compagnies sucrières américaines, tandis que d'autres vivent comme agriculteurs un peu partout dans le pays mais surtout dans les régions du nord et de l'ouest, près de la frontière.⁶ Cette présence est due en partie à la misère qui pousse les Haïtiens à émigrer vers un pays dont beaucoup de terres sont vacantes et où l'industrie sucrière a besoin d'une main d'œuvre bon marché. Mais elle se doit aussi à une frontière dont les limites sont vagues et font l'objet de constantes disputes et renégociations. Cette irrégularité existe depuis les guerres d'indépendance et s'aggrave dans la

et font partie de la doctrine trujilliste concernant l'identité nationale. A l'époque du régime de Trujillo, un texte important est celui de Manuel A. Peña Battle (1989). Ce discours anti-haïtien sera repris dans tous les régimes de Joaquín Balaguer (1966-1978 et 1986-1994), en particulier lors de la publication de son livre *La isla al revés : Haití y el destino dominicano* (1983), un essai destiné exclusivement à alimenter un sentiment nationaliste anti-haïtien parmi la population et qui s'est révélé utile lors des élections présidentielles de 1994 en tant qu'arme idéologique contre le candidat présidentiel adversaire de Balaguer, José Francisco Peña Gómez, d'origine haïtienne. D'autres textes plus récents sur ce sujet sont ceux de Manuel Núñez (2002), textes d'un discours idéologique et politique anti-haïtien, et ceux de Silvio Torres-Saillant (1998), qui condamnent le racisme de l'élite dominicaine contre les Haïtiens.

⁶ Je tiens à signaler mon refus à adopter l'utilisation trop courante du terme « bracero » pour désigner les travailleurs de la canne. La critique d'aujourd'hui devrait s'abstenir de reproduire ce terme déshumanisant inventé par ceux qui profitent de l'exploitation de ces travailleurs. Quant au nombre de ces travailleurs, le recensement de 1935 enregistre 52,657 Haïtiens résidant légalement dans le pays. Or, d'autres calculs estiment qu'il y avait entre 200,000 et 400,000 Haïtiens, ce dernier étant un chiffre exagéré qui, selon Suzy Castor, souligne l'importance que cette présence prenait aux yeux des autorités dominicaines (1987, p. 69). Il est vrai que pour une population dominicaine d'à peine 1,5 millions, cette présence représentait un pourcentage important.

première décennie du XX^{ème} siècle lorsque le dictateur dominicain Ulises Heureaux vend des territoires nationaux en Haïti.⁷ Selon Franco, pendant presque un siècle, cette situation confuse de territorialité crée des disputes de propriété des terres entre Dominicains et Haïtiens car beaucoup de propriétaires fonciers dominicains ont des terres dont les limites dépassent la frontière officielle et s'étendent sur le territoire dit haïtien tandis qu'une situation semblable se produit avec les propriétaires haïtiens dont les terres s'étendent sur le territoire dit dominicain. Cette situation représente un gros obstacle aux efforts pour délimiter avec précision les frontières entre les deux nations. De plus, elle contribue à créer une « no man's land », de plus de vingt kilomètres de large tout au long de la frontière et dont le contrôle par les autorités est impossible (Franco, 1992, p. 521).⁸ En 1929, après plusieurs réunions entre les autorités des deux pays, le gouvernement dominicain, alors présidé par Horacio Vázquez, et celui d'Haïti, dirigé par Louis Bornó, signent un Traité qui indique les limites géographiques entre les deux pays et ordonne le placement de bornes à chaque kilomètre et la formation d'une commission mixte, intégrée par des membres des deux pays, qui irait sur les lieux poser les bornes et confier les différends qui pourraient en surgir à une autre commission intégrée par des membres des deux pays ainsi que de pays tiers, tels que le Vénézuéla, le Brésil et les États-Unis. Lorsque toutes ces conditions seraient remplies, indique le Traité, la ligne géographique qui serait ainsi tracée entre les deux nations deviendrait la seule ligne légitime qui aura « séparé à jamais la République Dominicaine d'Haïti » (pp. 521-22). En 1935, après quelques années d'interruption des travaux de démarcation des limites géographiques, les nouveaux présidents d'Haïti et de la République Dominicaine,

⁷ Considérée comme un acte de trahison par les secteurs nationalistes, cette vente signifie la perte d'importants territoires dominicains, dont les propriétaires ne se sont jamais récupérés (Vega, 1988, p. 39).

⁸ Voir aussi Michiel Baud (1993), pour qui cette situation de "no man's land" avait pratiquement créé un état autonome depuis la fin du XIX^e siècle, où les intérêts des populations haïtiennes et dominicaines étaient en fait rapprochés par le commerce et leurs luttes de résistance contre les essais de contrôle de leurs gouvernements respectifs.

Sténio Vincent et Rafael Trujillo, annoncent, avec beaucoup d'ostentation et d'éloges mutuels, « l'accord définitif » qui « réglera tous les problèmes » (p. 522).

Mais cet accord ne règle les problèmes qu'à moitié. Beaucoup de propriétaires fonciers dominicains y perdent leurs terres, tandis que des milliers de paysans et de petits propriétaires haïtiens se retrouvent soudain en territoire dominicain. Selon Franco, cette situation a pour conséquence d'engendrer une « haine profonde » contre les Haïtiens qui sont restés en territoire dominicain malgré la nouvelle démarcation officielle, et comme les propriétaires dominicains ne peuvent pas exprimer directement leur mécontentement au dictateur Trujillo, ils se vengent sur les Haïtiens, en les accusant de voler leur bétail et leur récoltes. Ils soumettent formellement leurs accusations aux autorités locales, qui les transmettent à Trujillo, qui, à son tour, s'en sert comme prétexte pour ordonner le massacre (1992, p. 523). C'est en utilisant ces accusations que Trujillo parvient à expliquer le massacre comme le résultat d'une révolte de paysans dominicains.⁹

En dehors des problèmes de frontière, la présence haïtienne se doit aussi à des facteurs économiques, en particulier ceux que Castor définit comme le débordement démographique et la profonde crise agraire haïtienne (1987, p. 70). En effet, attirés par la possibilité de travailler dans les plantations sucrières américaines en République Dominicaine, les Haïtiens constituent en 1935 cinq sixièmes de la main d'œuvre dans cette industrie (l'autre sixième étant constitué par des immigrants des îles britanniques) (p. 73). En plus de cette population saisonnière qui habite dans les *bateyes*, ou ghettos isolés du reste

⁹ Dans un entretien du journaliste Quentin Reynolds avec Trujillo peu après le massacre, celui-ci déclare à Reynolds que « l'incident a été exagéré. Quelques Haïtiens ont traversé la frontière probablement avec l'intention de voler du bétail dans nos territoires. Les agriculteurs dominicains ont défendu leur propriétés en les attaquant. Il y a eu beaucoup de morts des deux côtés. C'est un incident vraiment lamentable et personne ne le regrette plus que moi. Par contre, il n'y a aucune raison pour qu'il y ait une action internationale. La question se réduit à ce problème simple : un voleur entre chez moi et je résous l'affaire selon mes propres lois et mes propres moyens de défense. Personne ne doit se mêler de ce qui ne le concerne pas » (Vega, 1988, p. 374, ma traduction).

du pays, et qui ne se mélange pas à la population dominicaine ni prend part à la vie sociale, culturelle et politique du pays, il y a aussi un deuxième type d'immigrants haïtiens, surtout dans les régions proches de la frontière. Ce sont de petits agriculteurs, des artisans et des ouvriers qui certes ne vivent pas dans les conditions infrahumaines des travailleurs de la canne mais connaissent des conditions de vie aussi très difficiles. Mais cette différence n'est pas très significative : il s'agit encore des paysans sans terres, des gens les plus pauvres d'Haïti (p. 73).

Le racisme anti-haïtien

Tandis que pour Franco Pichardo, la cause principale du massacre est l'irrégularité de la frontière et les disputes de territoires, pour Bernardo Vega, elle se trouve dans le racisme anti-haïtien de Trujillo qui, suivant la traditionnelle « aspiration des Dominicains à 'blanchir' leur race », craignait que le pays ne se « noircisse » par la présence de plus en plus nombreuse des Haïtiens (1992, pp. 390-2). En effet, on le sait, comme dans d'autres sociétés d'Amérique Latine, l'idée que la race noire est inférieure à la blanche est acceptée par l'élite locale depuis l'époque de la colonisation (Castor, 1987, p. 82). C'est pourquoi l'élément racial sert à définir l'identité de cette élite qui cherche à mettre en valeur la culture hispanophone et à dévaloriser celle d'origine africaine. C'est ainsi que les Dominicains parviennent à se considérer « indiens » ou « métisses » (ceux qui résultent des contacts entre blancs et indiens), et non pas « noirs ».¹⁰ Ces termes sont encore utilisés pour nier l'origine africaine de tous ceux qui ne sont ni « purement blancs » ni « purement noirs » (p. 81). En même temps, la notion de la supériorité de la race blanche

¹⁰ Malgré le fait que la population indigène ait été presque éliminée dès le début de la colonisation espagnole au XVI^{ème} siècle, le terme "indio" est couramment utilisé, non seulement dans le langage populaire, mais aussi par les institutions juridico-légales, pour reconnaître les tons « foncés » de la peau de la majorité mulâtre sans avoir à reconnaître les origines raciales et culturelles provenant de l'Afrique (Torres-Saillant, 1999).

est renforcée lors de l'occupation, de 1916 à 1924, par les Marines américains, qui sont la plupart originaires du sud des États-Unis et qui apportent avec eux leurs pratiques racistes (p. 83). Mais même avant l'occupation américaine et avant le régime de Trujillo, les intellectuels et dirigeants politiques, atteints du complexe d'infériorité hérité de l'époque coloniale, affirment déjà que la République Dominicaine a besoin d'augmenter son immigration blanche (p. 84). Or, la seule immigration d'importance dès le début du XX^{ème} siècle est celle des Haïtiens.

Selon Bernardo Vega, Trujillo est fortement influencé par la doctrine raciste et les pratiques de Hitler et de Mussolini. Il resserre les liens commerciaux et diplomatiques avec Berlin et adopte leurs vêtements officiels ainsi que le salut militaire phalangiste, qui doit être utilisé par les membres du parti trujilliste pour saluer le « Chef Suprême » (pp. 318-19). Par ailleurs, ajoute Vega, Trujillo essaie d'encourager l'immigration européenne et de limiter l'importation de travailleurs haïtiens en établissant des lois qui y font obstacle (pp. 390-92). Mais ces lois ne sont pas appliquées à cause des pressions des compagnies américaines qui avaient besoin de cette main d'œuvre. Il est donc difficile de les interpréter comme un préambule au massacre puisque les Haïtiens résidant dans les *bateyes* des plantations sucrières sont épargnés.

Par ailleurs, la présence haïtienne dans la région frontalière semble être une menace pour les propriétaires fonciers de la région frontalière et pour l'élite dont la pensée négrophobe était à la base de leurs conceptions de l'identité nationale dominicaine. Comme écrira plus tard Joaquín Balaguer dans *La isla al revés: el destino dominicano* (1983):

Haïti constitue un danger à proportions presque illimitées pour notre pays (...) La pénétration clandestine à travers les frontières terrestres menace de désintégrer les valeurs morales et ethniques de la famille dominicaine. Par ailleurs, la main d'œuvre haïtienne qui émigre clandestinement dans notre pays, fait une concurrence déloyale à la classe des travailleurs dominicains. Il est donc possible que, si

ce problème n'est pas résolu à temps, il permette l'absorption de la République Dominicaine par Haïti (p. 156, ma traduction).

Selon Balaguer, cette notion que les Haïtiens constituent une « menace » pour les « valeurs morales et ethniques », c'est à dire, les valeurs d'origine hispanique, n'est pas limitée à ces aspects abstraits : elle concerne aussi les travailleurs dominicains, qui, selon lui, seraient déplacés par les Haïtiens. Finalement, cette présence signifierait la future disparition de la République Dominicaine en tant qu'état et nation.¹¹

Cependant il est important de souligner qu'au départ Trujillo n'utilise pas la doctrine raciste pour justifier le massacre. Dans les textes cités par Vega pour appuyer sa thèse, on voit que celle-ci est fondée sur des remarques et des théories offertes à *posteriori* par les idéologues du régime. L'explication officielle de Trujillo et des fonctionnaires est que le massacre est le produit spontané de disputes entre les paysans dominicains et les haïtiens, non le résultat d'une haine ethnique (c.f. ma note numéro 9 sur son entretien avec le journaliste Reynolds). Il est vrai que Trujillo prend des mesures politiques racistes, comme celles de décourager l'importation de main d'œuvre haïtienne ou d'encourager l'immigration européenne et qu'il adhère à des régimes dont le discours officiel est fondé sur la notion de la supériorité d'une race. Mais c'est surtout à *partir* du massacre qu'il donne libre cours aux idéologies anti-haïtiennes, et pas avant. Comme Vega l'affirme lui-même, avant le massacre, les intérêts politiques de Trujillo le forcent à garder des rapports amicaux avec le président d'Haïti. Par conséquent, sa politique officielle est celle d'encourager un discours politique plein d'éloges à leur égard (p. 390). Cette contradiction dans la thèse de Vega ferait penser que l'idéologie raciste en tant que doctrine officielle d'Etat ne prend de l'importance et n'est mise en place que lorsque Trujillo s'aperçoit qu'elle peut être utile à ses intérêts.

¹¹ Cette thèse a été reprise et redéveloppée par Manuel Núñez (2002) et réfutée maintes fois par Odalís Pérez (2002), Silvio Torres-Saillant (2003) et Néstor Rodríguez (2003), parmi d'autres.

Un tissu de causes complexes

Selon Suzy Castor le massacre se doit au mélange des facteurs suivants : « le poids des facteurs géopolitiques, la question de la frontière, le phénomène migratoire et ses implications, et le développement d'une idéologie marquée par un fort anti-haitianisme dans l'oligarchie dominicaine » (1987, p. 93). Par ailleurs, d'autres facteurs conditionneraient l'exécution du génocide « à ce moment-là », comme le sont la consolidation d'un système politique fondé sur la violence (le régime de Trujillo), la naissance d'un « capitalisme dépendant », qui se manifeste par les besoins économiques du moment, et la force relative de la République Dominicaine vis-à-vis Haïti (qui jusqu'à très récemment était plus puissante). Par ailleurs, la mégalomanie de Trujillo, le caractère fasciste de son régime et l'aliénation de l'oligarchie dominicaine expliquent la forme prise par le massacre (p. 94).

Le peuple dominicain, a-t-il participé ou pas ?

Michiel Baud remarque que les dirigeants dominicains ont l'habitude de présenter leurs opinions comme celles du peuple dominicain (1999, p. 172). Cette pratique est encore plus marquée lorsqu'il s'agit de légitimer les mesures anti-haïtiennes du gouvernement. Autrement dit, les politiciens et intellectuels dominicains essaient trop souvent de donner l'impression qu'ils parlent au nom du peuple, alors qu'ils ne font qu'exprimer leurs propres idées. Baud cite comme exemple une lettre écrite par Joaquín Balaguer, alors Ministre des Relations Extérieures lors du massacre :

Les événements de 1937, que les ennemis du gouvernement dominicain ont essayé de peindre à l'étranger comme un méchant massacre d'énormes masses haïtiennes, ont été l'explosion dans l'âme de nos paysans, d'un sentiment de protestation contre quatre siècles de déprédations effectuées dans les provinces du nord du pays par des bandes de bandits haïtiens [p. 173, ma traduction].

Cette lettre écrite sous le régime de Trujillo, en 1945, répète l'explication de Trujillo. A noter l'anachronisme de son argument lorsqu'il dit que les « *bandits haïtiens* » ont fait des « déprédations » pendant *quatre* siècles... Cela montre le besoin de distorsionner le caractère des disputes locales et d'en exagérer la nature afin de leur donner une ampleur susceptible de provoquer une « explosion dans l'âme » des paysans dominicains. Or, selon les reconstitutions des faits basés sur les témoignages de l'époque, il n'y a aucune évidence de la dite « explosion » populaire :

Malgré toutes les précautions prises pour couvrir ces faits sous la version d'une « explosion populaire spontanée », il est évident que le massacre n'a pas été l'œuvre du peuple dominicain. Selon beaucoup de témoignages, il ne s'est pas manifesté à ce moment-là de psychose anti-haïtienne parmi la population. La participation populaire était rare, et on a enregistré peu de cas où les Haïtiens aient été persécutés par leurs voisins dans leurs villages respectifs. Au contraire, la solidarité populaire envers les persécutés s'est manifestée de plusieurs manières. Les gens se débrouillaient pour cacher un ami, un parent ou une personne qui était à leur service. Ces gestes, qui impliquaient un risque de mort pour leur auteur, montraient clairement qu'en définitive, ce mouvement ne comptait pas sur l'appui populaire, et que la réprobation généralisée du peuple à l'opération du « corte » était évidente [Castor, 29-30, ma traduction].

Castor montre bien que le peuple dominicain, loin d'y participer, s'est solidarisé de plusieurs manières : « Les gens se débrouillaient pour cacher » les Haïtiens qu'ils connaissaient, il y avait une « réprobation généralisée ». Par ailleurs, Baud insiste sur le fait que le sentiment anti-haïtien dans la population dominicaine de cette période n'a jamais pris de force car il n'y a jamais eu d'organisation dont le but ait été d'éliminer ou de pratiquer une violence quelconque contre les Haïtiens (1999, p.175).¹² Or, selon Richard Turrits, quelques membres de la population civile et des autorités locales

¹² Voir une confirmation de cette coexistence pacifique dans Robyn Derby et Richard Turrits (1993).

auraient participé au massacre, soit en aidant l'armée à identifier et trouver des Haïtiens, soit en les tuant directement, sous les ordres de l'armée. En général ces individus étaient des prisonniers qui venaient d'autres régions du pays ou des résidents locaux déjà liés au régime et à son système de répression (2002, p. 591). À mon avis, cette observation de Turrits renforce l'idée que le massacre a servi à imposer la terreur du dictateur sur la population dominicaine en utilisant des mercenaires et ce que plus tard sera connu comme les « caliés » ou espions surveillant la population civile dominicaine.

En conclusion, la théorie du racisme anti-haïtien est insuffisante pour expliquer le massacre, qui en réalité a été le résultat d'une combinaison de facteurs. Mais cette tragédie a créé un changement radical dans la nature des discours à l'égard d'Haïti, qui sont alors devenus des discours aux idéologies racistes et ont développé la conception d'une identité nationale dominicaine par opposition à Haïti, conception qui ignore les similitudes et souligne les différences raciales et culturelles entre les deux populations.

II. Jacques Stephen Alexis – Compère Général Soleil

Poussé par une faim affreuse, le héros de Compère Général Soleil, Hilarion Hilarius, est conduit au vol et à la prison, où il fait la connaissance d'un militant communiste, Pierre Roumel, qui lui témoigne sa sympathie, l'aide à reprendre confiance en lui-même et lui promet de l'aider à obtenir du travail lorsqu'il sortira de prison. À sa sortie, Hilarion retrouve la mère de Roumel, qui lui trouve un emploi. Hilarion fait également la connaissance de Jean-Michel, jeune médecin et dirigeant communiste qui continue le labeur initié par Roumel et l'amène à comprendre les véritables causes de sa misère et de celle du peuple haïtien. Hilarion rencontre aussi Claire-Heureuse avec qui il se marie. Mais son

*bonheur dure peu : la misère s'aggrave, et malgré son petit emploi et la petite boutique de Claire-Heureuse, il n'y a plus de quoi vivre dans le pays. Suivant l'exemple de son cousin Josaphat, et bien que Claire-Heureuse soit enceinte, ils partent tous deux en République Dominicaine, où la main d'œuvre haïtienne est très demandée dans les champs de canne à sucre. Malgré un travail dur, Hilarion ne perd pas de vue ses idées communistes et y rencontre des militants dominicains : Paco Torres et Doménica Betances, qui, eux aussi, luttent pour l'amélioration des conditions de vie des travailleurs. Les forces militaires du régime persécutent soudain les Haïtiens et les massacrent. Hilarion, sa femme et leur bébé prennent la fuite, aidés par plusieurs Dominicains. Mais leur bébé meurt en cours de route et, lorsqu'ils traversent à la nage le fleuve qui sépare les deux pays, Hilarion est atteint d'une balle. Il meurt sur la rive haïtienne, dans les bras de sa femme.*¹³

Dans son roman, Jacques Stephen Alexis met en avant deux éléments importants sur le rapport entre Dominicains et Haïtiens et le massacre de 1937. D'abord, la République Dominicaine est perçue comme un pays refuge, terre sœur où les Haïtiens peuvent trouver de meilleures conditions de vie. Puis, cette perception est vite bouleversée au moment du massacre qui transforme la République Dominicaine en terre ennemie. La première perception est évidente dans les propos de Josaphat, cousin d'Hilarion qui a fui Haïti pour avoir tué un officier de police qui avait essayé de violer sa sœur. Lorsqu'il écrit à Hilarion du *batey* où il habite, il lui suggère de venir le retrouver si jamais les choses tournent mal en Haïti :

¹³ Résumé de l'intrigue de *Compère Général Soleil* (1955).

Dans ce pays aussi il y a de la bonne terre. A Macoris,¹⁴ il n'y a que des champs de canne à sucre et quelques hattes¹⁵ de bœufs. Je coupe la canne du matin jusqu'au soir. Le dimanche, je vais à la gaguère¹⁶ pour voir les coqs au combat. Il y a avec nous un viejo¹⁷ qui est bon tambourineur, on se réunit parfois entre Haïtiens, on chante, on tire des contes.

Si le commerce continue à mal marcher et qu'un jour tu te trouvais sans travail, ce n'est pas trop mauvais dans ce pays. Viens me retrouver avec Claire-Heureuse. On pourra se serrer dans la case qui, grâce à Dieu, si elle est délabrée, est assez grande, je crois. Si le bon Dieu veut, je pourrai te trouver du travail. Le pays est plus grand que le nôtre et comme il n'y a pas autant de monde que chez nous, on arrive encore à trouver du travail [pp. 241-42].

Ce texte décrit la vie des Haïtiens en République Dominicaine en présentant brièvement le type de travail qu'ils font et leurs occupations pendant leur temps libre. Embauché dès son arrivée à l'usine sucrière, Hilarion trouve que « [L]a terre dominicaine semblait accueillante, le travail s'il était dur, n'était pas difficile, il n'y avait qu'à imiter les autres » (p. 260). Mais, évidemment, la vie des travailleurs de la canne n'est pas facile. Hilarion se dit que « [s]i la vie n'était pas aussi chère, le salaire aussi médiocre, si la coupe des cannes n'était pas si dure, l'existence pourrait être plaisante dans ce pays » (p. 262). Par ailleurs, le narrateur (qui est le porte-parole des pensées d'Hilarion) constate les similarités entre les deux cultures :

Un des travailleurs avait empalmé sa guitare et s'était mis à chanter. Une meringuée. Pour sûr, c'était aux Haïtiens que les Dominicains avaient pris la meringuée. Ils l'avaient arrangée à leur façon, y avaient mis un peu de l'odeur de leur terre, de leur caractère national bouillant, de leur goût des couleurs vives. Elle était plus rapide, mais elle restait proche de sa sœur aînée, la meringue haïtienne [...]

¹⁴Macoris ou *Macorix* : Province où se trouve la plantation sucrière où habite Josaphat.

¹⁵*Hatte* : entreprise d'élevage de bovidés (note du texte original).

¹⁶*Gaguère* : pris du mot espagnol « gallera », lieu de combat des « gallos », coqs.

¹⁷*Viejo* : Vieil homme

Ici se mélangeaient deux cultures nationales. Qui sait ce que réserve l'avenir ? Ces deux nations étaient sœurs. Ce que n'avaient pu faire toutes les guerres d'autrefois, ce que ne pourraient jamais faire la contrainte et la violence, peut-être que la vie le ferait. Quelque chose se nouait ici, par le travail, les chants, par les joies et les peines communes, qui finirait par faire un seul cœur et une seule âme à deux peuples enchaînés aux mêmes servitudes [262-63].

Ici on peut apprécier la notion de fraternité fondamentale à la vision d'Alexis, non seulement parce que, selon le narrateur, ce sont deux nations « sœurs » et deux peuples qui seraient « un seul cœur et une seule âme » mais aussi parce que ces deux nations sont unies par leurs « joies » communes (la meringue haïtienne serait l'ancêtre de la méringuée dominicaine), et par les « mêmes servitudes », c'est-à-dire, l'exploitation capitaliste. Cette exploitation est au centre de la vision marxiste de l'auteur, qui structure le roman sur le thème de la misère et la lutte du prolétariat. C'est pourquoi, en ce qui concerne le massacre, l'événement est présenté comme le résultat des rapports de classe dont le moment déclencheur est une grève menée par des syndicalistes communistes dominicains (p. 283). Dans son allocution, le dirigeant syndicaliste Paco Torres s'adresse à *tous* les travailleurs du sucre, malgré le fait que la plupart soient des Haïtiens. Or, lorsqu'il aperçoit l'hésitation de ceux-ci, il s'adresse à eux :

—*Compañeros haitianos*, vous devez marcher avec nous ! Ici on veut vous faire marcher comme des chiens. Ne vous mettez pas en travers du mouvement, ça permettra à Trujillo de répandre de nouvelles calomnies sur les Haïtiens ! Jamais les travailleurs du sucre ne seront divisés, frères dans le travail, nous resterons frères dans la lutte ! Les Haïtiens ont maintes fois montré qu'ils n'acceptent pas d'être esclaves ! Dominicains et Haïtiens unis, nous imposerons aux Américains de la compagnie de nous donner le pain de nos enfants!... [pp. 283-84].

Faisant appel à la solidarité de classe, le dirigeant souligne l'importance de la participation des Haïtiens à la grève, s'ils ne veulent

pas être considérés comme des saboteurs de la lutte du prolétariat (« ne vous mettez pas en travers du mouvement »). Il fait également appel au courage historique des Haïtiens qui s'étaient libérés des colonisateurs français. Autrement dit, on perçoit ici un fort appel à l'union entre les deux peuples, non pas comme une « pan-nationalité », mais comme une union qui se forge à partir de la solidarité des classes, qu'elles soient d'un pays ou d'un autre.

Paco Torres est tué en plein milieu de son discours. Son enterrement est suivi par « une mer humaine venue de tous les coins de tous les faubourgs et des plantations environnantes ». Les revendications des travailleurs du sucre y prennent corps ; la grève se déclenche (pp. 284-288). Et peu après commence le massacre :

Les gardes s'étaient élancés et confisquaient les machettes de travail. Les hommes furent bousculés et brutalement rassemblés. Ils étaient bel et bien dans la souricière ! D'une voix aiguë l'officier ordonna aux Dominicains de sortir du groupe. Maintenant il n'y avait plus rien à faire qu'à obéir pour ne pas donner de prétexte à la troupe avinée qui s'agitait menaçante, hurlante avec cent têtes abruties, illuminées par la jouissance sauvage que leur procuraient leurs brutalités. A coups de crosses, ils écartèrent les Dominicains qui se rassemblèrent au bord de la route. L'officier accompagné de quelques soldats leur parlait. On les faisait défiler et on leur demandait de prononcer un seul mot :

—*Pelehil*... [p. 309].

Sauf l'allusion à « pelehil », prononciation incorrecte du mot espagnol « perejil » (persil) —un mot dont la prononciation sert, lors du massacre, de signe linguistique pour distinguer les Dominicains de race noire des Haïtiens car ceux-ci ont du mal à rouler les « r » et à aspirer les « j » de la langue espagnole—la version d'Alexis ne correspond pas aux textes historiques. Dans ce roman, le massacre a lieu à *cause* des grèves menées par les travailleurs de la canne. Or,

on le sait, le massacre n'a pas eu lieu dans les champs de canne à sucre et est encore moins le résultat d'une grève. Il est clair que cette licence de l'auteur sert à renforcer sa vision marxiste : le massacre est le résultat d'un rapport de classes dans lequel les Haïtiens sont pris comme des boucs émissaires. Le champ de canne à sucre est donc le lieu idéal pour développer cette thèse dans un contexte fictif. Ainsi, le récit de Doménica Betances, une jeune peintre dominicaine, militante communiste et amie d'Hilarion, qui arrive chez lui la veille du massacre, sert à présenter cette thèse :

Des centaines de gendarmes sont arrivés aujourd'hui à Macorix par camions. On leur a distribué de grosses rations de rhum et de munitions (...) Le succès de la grève a été un rude coup pour eux, les grèves éclatent un peu partout, aussi le Chacal¹⁸ a dû décider de frapper un grand coup. Paraît-il, on a envoyé des tas de soldats à Dajabón aussi. On a dit aussi que des soldats ivres se sont vantés de faire couler le sang de ces *malditos haitianos*, comme ils disent... [pp. 304-05].

Ce passage présente le massacre comme un acte de représailles contre les travailleurs haïtiens à cause de la grève. L'expression « *malditos haitianos* » évoque la violence qui se prépare et pour laquelle les soldats ont besoin de munitions et d'alcool. La licence que se permet Alexis, de changer les lieux et les causes du massacre s'étend aussi aux *armes*, car, rappelons-le, les soldats avaient reçu l'ordre de ne pas utiliser d'armes à feu pour donner l'impression d'un acte populaire. Malgré ces licences littéraires, le récit parvient à recréer l'atmosphère cauchemardesque des témoignages historiques :

Accompagnés d'indicateurs,¹⁹ les gardes, les policiers fascistes et les militants du parti trujilliste couraient à travers la ville, titubant, hurlant, le rire et la morgue à la bouche, ivres de sang, d'alcool et de pillage (...) Des groupes de fuyards essayaient de gagner la maison

¹⁸ *Chacal* : surnom qu'Alexis donne à Trujillo et qui peut être interprété comme l'équivalent du surnom de « Chivo » (« Chèvre ») qu'on lui avait prêté dans la réalité.

¹⁹ Indicateurs : mouchards.

de quelque ami. Des femmes, chargées de paquets, aux bras desquelles s'accrochaient des grappes de marmaille, couraient, collées aux murs, se rejetaient dans la première porte cochère, dans la première maison, au moindre bruit annonçant les tueurs (...) Toutes les maisons étaient fermées, les dominicains tremblaient, dans l'état où ils étaient, les fascistes n'étaient d'humeur à rien respecter. Les portes s'entrebâillaient furtivement devant les rescapés. Quand un indicateur leur désignait une maison où habitaient des Haïtiens, ils brisaient les portes à coups de crosse et de talon, puis se ruiaient à l'intérieur. Les cris des femmes violées et des blessés, les râles des mourants, le clapotis de la pluie sur les toits, les détonations de la foudre et des armes à feu se mêlaient dans un tintouin d'orage hertzien (...) Le peuple dominicain livrait bataille comme il pouvait, avec tout son cœur, avec toutes ses mains, il disputait chaque vie aux tueurs fascistes et à la mort. Les démocrates dominicains étaient sortis de la grande nuit dans laquelle ils se débattaient obscurément, les communistes s'étaient jetés dans la rue, au premier rang, organisant l'évacuation à la barbe de la police, des gardes et des trujillistes [pp. 318-19].

Ici, ni femmes ni enfants ne sont épargnés ; la participation des Dominicains se limite aux membres du régime qui régressent à une condition barbare, presque animale qui semble nécessaire pour commettre ce crime. Par ailleurs, le texte souligne la solidarité du peuple dominicain avec les Haïtiens (que l'on retrouve dans les témoignages des victimes recueillis par Castor) : pris entre la crainte des représailles du régime et un sentiment de protection à l'égard des Haïtiens, il essaie « comme il peut » de les sauver. A noter que la notion monolithique de « peuple » est nuancée par les termes « démocrates » et « communistes » lorsque le narrateur précise par quelles actions les Dominicains essaient de protéger les Haïtiens persécutés. Cela suggère que les sentiments de solidarité et de fraternité, pour être effectifs, doivent être inspirés par des idéologies politiques.

Or, malgré ces actes de protection de la part des Dominicains, la violence, la terreur et l'épouvante souffertes par les Haïtiens resteront une blessure qui séparera à jamais les deux peuples :

Ce jour-là, il y eut de telles horreurs, sous la pluie battante que la bouche donnait un goût de cendres, que l'air était amer à respirer, que la honte oppressait le cœur, que la vie avait une saveur de dégoût. Des choses qu'on n'aurait jamais pu imaginer sur la terre dominicaine. Tout ce qu'il y avait de noble, de pur, de grand dans l'âme d'un peuple simple et humain, fut traîné dans la lie boueuse de la pluie battante, par le Chacal et ses sbires. Tant que cette terre durerait, elle garderait les traces de ces mares de sang fraternel et les enfants dominicains des temps à venir baisseraient la tête devant ces tâches infâmes... [p. 319].

En effet, ce fait inoubliable marquera à jamais les deux peuples : le Dominicain parce qu'il y perd « ce qu'il avait de noble, de pur, de grand » dans son âme, et l'Haïtien, parce qu'il en aura toujours l'amer souvenir. Cette tragédie est un tournant dans l'histoire des rapports entre les deux pays, dont l'histoire antérieure était celle d'une perception mutuelle assez positive, et d'une solidarité entre leurs prolétariats respectifs. Or, la honte d'une « tâche infâmante » restera dans le souvenir des Dominicains « tant que cette terre durera », c'est-à-dire, pour toujours.

III. Edwidge Danticat – *The Farming of Bones* (1998)

The Farming of Bones est le récit de la jeune Amabelle Désir qui échappe au massacre de 1937 et essaie de reconstituer sa vie en Haïti, bien qu'elle soit hantée par les fantômes de ceux qu'elle a perdus de l'autre côté du fleuve. Enfant, elle a été témoin de la mort accidentelle de ses parents dans le fleuve Massacre et a été recueillie par Papi, un espagnol exilé résidant à Alegría,²⁰ petit village fictif, que l'auteur situe en République Dominicaine. Elle devient la femme de chambre de sa famille et l'amie de sa fille, Valencia. L'histoire commence en août 1937, au moment où Valencia, mariée à Pico Duarte, un officier du gouvernement de Trujillo, accouche de

²⁰ « Alegría » veut aussi dire « Joie » en espagnol.

jumeaux, un garçon « blanc » et une fille « bronzée » et maigre qui survivra à son aîné. Peu après la mort prématurée du garçon, son père a un accès de rage comparable à celui de Trujillo lorsqu'il visite la région et qu'on lui dénonce les vols commis par des Haïtiens. Trujillo ordonne le massacre et incite également la population à y participer. Pendant ce temps-là, Amabelle essaie de rejoindre son amant, Sébastien Onius. Or, il est pris par les militaires alors qu'Amabelle réussit à échapper grâce à l'aide d'Yves, un ami de Sébastien. Après avoir été battus par des jeunes Dominicains sur une place publique à Dajabón, Amabelle et Yves parviennent à s'échapper de l'autre côté du fleuve, où ils essaient tous deux de reconstruire leur vie. À la fin du roman, Amabelle revient à Alegría, où elle rencontre Doña Valencia et essaie de retrouver une partie d'elle-même qui lui avait été enlevée.

Le fil conducteur de ce roman est celui de la division entre deux peuples, deux races, deux classes, deux femmes (Amabelle et Valencia). Cette division, dont le massacre historique de 1937 n'est que l'expression la plus violente, se manifeste dans les actions, les métaphores employées et les mots prononcés par les personnages. Elle est établie par des différences de race et de classe qui correspondent à une opposition nettement antagoniste : les Haïtiens sont noirs, pauvres et victimes de la haine des Dominicains, alors que ceux-ci sont « blancs », riches et hostiles aux Haïtiens. Cet antagonisme se manifeste aussi par les craintes des personnages comme, lorsque Valencia accouche, l'angoisse de celle-ci quant à la couleur foncée de la peau de sa fille Rosalinda : « Amabelle, penses-tu que ma fille sera toujours de cette couleur ? [...] ma pauvre chérie, et si on la prenait pour une de votre race? ». ²¹ Cette remarque évoque une opposition « nous/eux » à caractère racial qui nous ramène aux analyses sur l'identité nationale dominicaine présentées dans la première section de cet essai. L'obsession historique du Dominicain

²¹ « Amabelle, do you think my daughter will always be the color she is now? [...] My poor love, what if she's mistaken for one of your people? » (p. 12, ma traduction).

de montrer son origine hispanique et de nier ou mépriser les traces de sang noir est reprise dans le passage suivant :

« Elle a très peu de charbon derrière l'oreille, celle-là », annonça crûment le docteur Javier à Madame Valencia lorsqu'il sortit sa fille de l'eau.

« Cela doit venir de la famille de son père, » intervint Papi, en caressant la peau tannée de son propre visage blanc. « Ma fille est née dans la capitale de ce pays. Sa mère était de pur sang espagnol. Elle peut tracer l'origine de sa famille jusqu'aux Conquistadors, le lignage de l'Almirante, Christophe Colomb. Et moi-même, je suis né près d'un port à Valencia, en Espagne ». ²²

Le discours de Papi évoque ceux de l'élite dominicaine qui se perçoit « blanche » et hispanique ; il établit ainsi le discours raciste des personnages dominicains. On trouve une forme plus brutale de ce racisme dans le comportement de Pico Duarte, le mari de Valencia, dont la haine contre les Haïtiens se manifeste dans ses actions. Lorsqu'il arrive de la capitale pour voir ses nouveaux-nés, il conduit tellement vite qu'il écrase un Haïtien sur la route et ne s'arrête même pas pour lui porter secours (p. 39). Plus tard, lorsqu'il apprend que le père de la victime a rendu visite à sa femme Valencia, Pico Duarte casse les tasses de porcelaine dont elle s'était servie pour offrir du café à l'Haïtien : « Lorsqu'il apprit qu'elle avait utilisé leurs tasses de thé importées, décorées de motifs d'orchidées, il apporta toutes les tasses vers la cour et les jeta contre les murs de ciment des latrines de la maison, cassant une à une les tasses et les soucoupes ». ²³ Le personnage de Pico Duarte n'est présenté que par ce genre

²² « She has a little charcoal behind the ears, that one, » Doctor Javier boldly told Señora Valencia as he lifted her daughter from the water. « It must be from her father's family, » Papi interjected, his fingertips caressing the skin of his sun-scorched white face. « My daughter was born in the capital of this country. Her mother was of pure Spanish blood. She can trace her family to the Conquistadores, the line of El Almirante, Cristóbal Colón. And I, myself, was born near a seaport in Valencia, Spain » (pp. 17-18, ma traduction).

²³ « Once he discovered that she had used their imported orchid-patterned tea set, he took the set out to the yard and, launching them against the cement walls of the house latrines, he shattered the cups and saucers, one by one » (p. 116, ma traduction).

d'actions. En dehors de son poste d'officier chargé de la sécurité personnelle du dictateur Trujillo, rien dans le texte n'explique sa haine viscérale à l'égard des Haïtiens. De plus, Pico Duarte semble être une métonymie du peuple dominicain puisqu'il « portait le nom d'un des pères de l'indépendance dominicaine, nom qu'il avait partagé avec la montagne la plus élevée de l'île jusqu'au moment où on l'a rebaptisé Pico Trujillo en l'honneur du Généralissimo ». ²⁴ En effet, le nom de Duarte renvoie à la lutte pour l'indépendance dominicaine contre Haïti, ce qui se traduit, symboliquement, par un antagonisme intrinsèque du personnage vis-à-vis des Haïtiens. Le nom de Duarte, qui est aussi celui du Père de la Patrie, est donné à certaines provinces, villes, rues, avenues, monuments et accidents géologiques, comme le « pic » Duarte, au centre du pays. Dans ce sens, le personnage de Pico Duarte symbolise la « dominicanité » par excellence.

Or, Pico Duarte est physiquement de petite taille, ce qui évoque les grands tyrans (Napoléon, Hitler), image renforcée par la taille de ses ambitions : « Mon Pico a plein d'ambitions. Il m'a dit qu'il rêvait, depuis qu'il était tout petit, de faire carrière dans l'armée et de devenir un jour président du pays [...]. Lorsqu'il était enfant, il était tellement pauvre », raconte sa femme. ²⁵ Ces rêves de faire une carrière militaire brillante et de devenir le Président du pays sont les mêmes que ceux de Trujillo, qui a été formé par les Marines américains. Trujillo était également d'origine très pauvre et faisait tout pour cacher son sang noir. Ce parallèle entre Pico Duarte, Trujillo et les Dominicains en général sert à présenter un des côtés de l'opposition binaire du roman, l'autre côté étant celui représenté par les personnages haïtiens. En effet, sauf Doctor Javier, les autres

²⁴ Señor Pico Duarte bore the name of one of the fathers of Dominican independence, a name that he had shared with the tallest mountain on the island until recently, when it was rechristened Pico Trujillo after the Generalissimo (p. 35, ma traduction).

²⁵ « My Pico is so full of ambition. He told me that he's dreamed since he was a boy of advancing in the army and one day becoming president of this country [...] As a boy, he was so poor » (28, ma traduction).

personnages dominicains ne témoigne que du mépris ou de la haine envers les Haïtiens.

C'est ainsi que, lors du massacre, Amabelle et ses amis sont battus sur une place publique, non par des militaires, mais par le peuple lui-même (pp. 192-94). De plus, il ne s'agit pas seulement de cinq jeunes hommes qui attaquent les Haïtiens sous les yeux d'une foule indifférente, mais de la foule elle-même qui leur donne du renfort. C'est la « horde » qui donne des coups de pieds et qui lance des cailloux aux Haïtiens. Par ailleurs, dans cette scène se développent deux actions : d'une part les Haïtiens sont battus sur la place publique, d'autre part, cette place est occupée à ce moment-là par une foule qui célèbre la présence de Trujillo dans le village.²⁶ Cette juxtaposition d'actions sert à montrer que le massacre est également un acte politique, un acte de définition de l'identité nationale vis-à-vis des Haïtiens. À noter le rôle symbolique que joue l'accordéon de l'orchestre Presidente Trujillo, un instrument européen que le musicien « tient au dessus de sa tête », comme pour signifier la supériorité qu'attribuent les Dominicains à tout ce qui leur est venu de l'Espagne.

L'idée que le massacre est un acte politique de définition de l'identité nationale se retrouve, cette fois-ci, dans la bouche du Père Romain, prêtre haïtien qui perd la raison après les tortures dont il est victime pendant le massacre, et qui passe les années qui suivent à répéter les paroles de ses bourreaux :

« Quelquefois, je ne peux pas croire que cette île ait produit deux peuples aussi différents », continuait de dire le Père Romain, comme une machine profondément blessée. « Nous les Dominicains, devons garder nos traditions et nos manières de vivre bien séparées. Sinon, en moins de trois générations, on sera tous Haïtiens. Dans

²⁶ Trujillo était effectivement à Dajabon lors du massacre (voir début de la section historique de cet essai). Dans le roman aussi : au moment où Amabelle et ses amis sont sur la place, Trujillo est dans l'église située sur cette place, et la foule attend qu'il en sorte. On y célèbre sa présence avec des orchestres qui jouent des méringuées—un genre musical qui, par ordre de Trujillo, avait été élevé au rang de « musique nationale dominicaine » et dont les chansons à l'époque servaient à célébrer la « grandeur » de Trujillo.

trois générations, nos enfants et nos petits-enfants auront leur sang complètement taché à moins que nous ne nous défendions, vous comprenez ». ²⁷

En répétant les paroles de ses bourreaux, le Père Romain exprime ici l'explication donnée par les intellectuels du régime : le massacre aurait été motivé par un soi-disant besoin de se défendre contre « l'invasion » des Haïtiens.

C'est ainsi que, tout au long du récit du massacre, le peuple dominicain est représenté soit comme participant volontairement au massacre : « ... quand je regarde la plage, je vois des paysans qui attendent avec leurs machettes que nous sortions de l'eau, quelques-uns avancent même dans l'eau cherchant l'endroit du cou où ils leur serait plus facile de couper les têtes avec leurs machettes ». ²⁸ ou bien n'éprouvant aucun besoin d'aider les Haïtiens : « Quelques-uns des Dominicains qui nous étaient les plus proches nous regardaient avec plus de pitié que de mépris. D'autres nous montraient du doigt et rigolaient. Ils racontaient des blagues disant que nous mangions des enfants, des chats et des chiens ». ²⁹ Ici, c'est le mépris qui l'emporte, un mépris fondé sur des préjugés contre les Haïtiens. À d'autres moments, les patrons tuent leurs propres domestiques : « ... une femme de ménage qui avait travaillé chez un coronel pendant trente ans a été poignardée par lui sur la table de la salle à manger », ³⁰ ce qui révélerait une inhumanité monstrueuse de la part

²⁷ « Sometimes, I cannot believe that this one island produced two such different peoples, » Father Romain continued like a badly wound machine. « We, as Dominicans, must have our separate traditions and our own ways of living. If not, in less than three generations, we will all be Haitians. In three generations, our children and grandchildren will have their blood completely tainted unless we defend ourselves now, you understand » (p. 261, ma traduction).

²⁸ « ...when I look at the beach, there are peasants waiting with their machetes for us to come out of the water, some even wading in to look for the spots on the necks where it's best to strike with machetes to cut off heads » (p. 175, ma traduction).

²⁹ « Some of the Dominicans who were the closest to us gave us looks that showed that they pitied us more than they despised us. Others pointed us out to their children and laughed. They told jokes about us eating babies, cats and dogs » (190, ma traduction).

³⁰ « ... a pantry maid who had worked in the house of a colonel for thirty years was stabbed by him at the dinner table » (p. 114, ma traduction).

des Dominicains capables de tuer leurs bonnes à coups de couteau sur leur propre table ; une monstruosité assez invraisemblable. Mais, le narrateur insiste sur le fait que le peuple dominicain a effectivement participé au massacre en conduisant les Haïtiens chez les soldats du régime : « On disait que le Généralissimo, avec la commission de la frontière, avait donné l'ordre de faire tuer tous les Haïtiens. On avait demandé aux paysans dominicains pauvres d'attraper des Haïtiens et de les amener aux soldats ». ³¹ Même les gestes de solidarité, fraternité ou de pitié ne sont pas épargnés dans cette caricature des Dominicains : le seul Dominicain qui aide les Haïtiens à se cacher le fait par avarice, parce qu'il est payé pour le faire (p. 197), ce qui veut dire que même ceux qui aident sont dénués de sentiments qui rendraient les Dominicains plus humains, comme dans *Compère Général Soleil*, ou comme dans les témoignages historiques retrouvés par Suzy Castor et Bernardo Vega.

Autrement dit, dans la version de Danticat, les Dominicains seraient des êtres complètement déshumanisés, ayant participé activement au massacre, poussés par une haine qui n'est ni expliquée ni contextualisée historiquement, car le narrateur ne nous présente aucun antécédent expliquant cette haine. En effet, malgré les recherches de l'auteur, sa version exclut les faits historiques. ³² On sent même une pointe de sarcasme lorsque Amabelle dit que les Dominicains « avaient besoin du sucre des cannes pour leur *cafecitos* et leur *dulce de leche* ». ³³ Bref, les personnages dominicains ne sont là que pour prononcer des phrases racistes ou pour réaliser des actes violents contre les Haïtiens. Aussi le lecteur se demande comment, après avoir vécu toute sa vie en République Dominicaine, Amabelle ne s'y est fait aucun ami dominicain.

³¹ « It was said that the Generalissimo, along with a border commission, had given orders to have all Haitians killed. Poor Dominican peasants had been asked to catch Haitians and bring them to the soldiers (p. 114).

³² A la fin du livre, Danticat cite les textes historiques dont elle s'est servie, y compris ceux de Castor et Vega, qui montrent que la participation du peuple dominicain n'a pas eu lieu et expliquent les dynamiques socio-économiques de la présence des Haïtiens en République Dominicaine.

³³ Petits cafés et sucreries à base de lait.

L'autre face de cette opposition binaire qui structure le roman est représentée par les personnages haïtiens. Contrairement aux Dominicains, les Haïtiens de *The Farming of Bones* sont tous gentils, nobles et généreux sans exception. Ceux qui survivent au massacre ne ressentent jamais de sentiments de vengeance envers les Dominicains et ne leur souhaitent même pas de mal. Amabelle, essaie même de retrouver ce passé; elle cherche à voir son ancienne patronne, Doña Valencia, mais cette rencontre ne sert qu'à montrer, une fois de plus, les différences qui séparent ces deux femmes à jamais. Lors de leur rencontre, Amabelle se dit : « Pendant tout le temps que je l'ai connue, on passait toujours d'un état à l'autre, soit distantes comme des inconnues ou proches comme des amies. Maintenant nous n'étions ni inconnues ni amies. Nous étions comme deux personnes qui se retrouvent dans la rue et échangent des salutations longues et insignifiantes ». ³⁴ Cette observation illustre le changement des rapports entre les deux peuples : avant le massacre, il y avait de l'ambivalence, ils étaient séparés par cette « étrangeté » que donne les différences culturelles, mais il y avait une sympathie, une proximité produite par leur existence côte à côte, leur expérience commune. Après le massacre, c'est l'éloignement, la rencontre furtive de deux êtres blessés qui se cachent sous des salutations qui n'ont aucun sens. Ils se voient, ils se rencontrent, mais n'osent pas exprimer ce qui les hante.

Enfin, si Alexis s'est permis des licences littéraires qui renforcent sa vision marxiste du massacre, la licence que Danticat se permet—à savoir celle de transformer le peuple dominicain en agent actif du massacre—illustre sa vision antagoniste, réduit l'histoire du massacre à une question de racisme et reproduit des conceptions simplistes des deux peuples. Si le texte d'Alexis cherche l'union des deux nations en mettant l'accent sur la solidarité des classes, celui de

³⁴ « All the time I had known her, we had always been dangling between being strangers and being friends. Now we were neither strangers nor friends. We were like two people passing each other on the street, exchanging a lengthy meaningless greeting. And at last I wanted it to end » (p. 300, ma traduction).

Danticat, au contraire, met en avant la séparation, en soulignant tout ce qui peut distancier les deux peuples.

Conclusion

On se demande pourquoi Danticat, qui a effectivement lu une partie des témoignages et les reconstitutions des faits historiques examinés plus haut, insiste tant sur la participation du peuple dominicain au massacre. Pourquoi généraliser de la sorte et présenter le peuple dominicain comme un monstre ? Cette version fictive, dont elle reconnaît, à la fin du livre, les licences artistiques qu'elle s'est permises, n'encouragerait-elle pas une forme d'hostilité anti-dominicaine ?

Or, si Danticat se trompe lorsqu'elle suggère que le discours raciste anti-haïtien de Trujillo était aussi celui du peuple en 1937, il est vrai qu'aujourd'hui, les conditions de co-existence des deux peuples sont tout à fait différentes de celles qui existaient en 1937. À presque quatre-vingts ans du massacre, on calcule la population d'immigrés haïtiens en République Dominicaine à un demi-million de ressortissants qui, depuis les années 90, se trouvent de plus en plus dans les centres urbains, Santo Domingo, Santiago, et d'autres villes où ils sont employés principalement dans le secteur de la construction. Quoique la plupart de ces Haïtiens appartiennent aux classes sociales les plus pauvres, il y a aussi à peu près dix mille étudiants haïtiens des classes moyennes qui réalisent leurs études dans les universités du pays. On retrouve également une importante population hybride, c'est-à-dire d'enfants d'Haïtiens qui ont grandi dans la société dominicaine, parlent espagnol, n'ont jamais été en Haïti et se considèrent, avec raison, dominicains à part entière.

Les discours anti-haïtiens ont aussi pris de l'envergure au cours des deux dernières décennies. Contrairement à d'autres périodes de tensions entre les deux pays où, selon Michiel Baud (1993), il n'y avait pas d'organisations dédiées à la diffusion d'idéologies et de sentiments anti-haïtiens, aujourd'hui on trouve, malheureusement, plusieurs organisations, dont le Parti Communiste de la République

Dominicaine (Pacoredo), qui, malgré ses prétentions marxistes, arbore ouvertement un discours anti-haïtien d'une profonde hostilité depuis plus de vingt ans. Dans ce sens, ce parti rejoint l'extrême droite, le Frente Nacional Progresista, dirigé par Vincho Castillo, et d'autres partis politiques qui reproduisent les discours inventés par Peña Battle et Balaguer sous le régime de Trujillo. Ce travail de diffusion a certainement fait ses effets sur une partie de la population qui, en général, serait susceptible de croire aux discours ultra-nationalistes de ces organisations.

Ces deux facteurs—l'importante population haïtienne en République dominicaine et la violence de ces discours à leur égard—créent des conditions dangereuses pour les rapports entre les deux pays. Déjà le fait que la sentence 168-13 ait reçu le soutien d'une grande partie de la population montre à quel point celle-ci peut être manipulée. Cette question dépasse les limites de cet article dont le but est de montrer les deux grands modèles de représentation du massacre de 1937. Mais le roman d'Alexis, qui souligne l'esprit solidaire dans les couches sociales les plus modestes ouvre une source d'espoir dans cette capacité de solidarité vis-à-vis des discours et des pratiques racistes. En effet, la sentence 168-13 a aussi poussé certains, comme des journalistes dominicains et haïtiens, à mettre en place des initiatives d'information et de diffusion qui serviraient à éliminer les préjugés et à rapprocher ces deux peuples souverains vers un destin commun de solidarité et de coopération.³⁵

³⁵ Voir l'article du 8 mai 2015 <http://lenouvelliste.com/lenouvelliste/article/144595/Des-journalistes-dominicains-a-la-rencontre-de-leurs-collegues-haitiens> où l'on annonce un accord de collaboration entre journalistes dominicains et haïtiens.

Références

- Alexis, J. S. (1955). *Compère général soleil*. Paris: Gallimard.
- Balaguer, J. (1983). *La isla al revés: Haití y el destino dominicano*. Saint-Domingue: Editora Corripio.
- Baud, M. (1993). Una frontera-refugio: dominicanos y haitianos contra el estado, 1870-1930. *Estudios Sociales*, 26(92), 39-64.
- Baud, M. (1999). *Política, identidad y pensamiento social en la República Dominicana, siglos XIX y XX*. Madrid: Ediciones Doce Calles.
- Castor, S. (1987). *Migración y relaciones internacionales. El caso haitiano-dominicano*. Saint-Domingue: Universidad Autónoma de Santo Domingo.
- Danticat, E. (1998). *The farming of bones*. Nueva York: Soho Press.
- Derby, R. y Turrits, R. (1993). Historias de terror y los terrores de la historia. La masacre haitiana de 1937 en la República Dominicana. *Estudios Sociales*, 26(92), 65-76.
- Franco Pichardo, F. (1993). *Historia del pueblo dominicano*. Saint-Domingue: Sociedad Editorial Dominicana.
- Fumagalli, M. C. (2015). *On the edge: Writing the border between Haiti and the Dominican Republic*. Liverpool: Liverpool University Press.
- Lister, E. E. (2013). *Le conflit haïtien-dominicain dans la littérature caribéenne (El conflicto dominico-haitiano en la literatura caribeña)*. Péition-Ville: C3 Editions.
- Lora, Q. (2014). La construcción de Haití en el imaginario dominicano del siglo XIX. En *República Dominicana y Haití: derecho a vivir* (pp. 171–204). Saint-Domingue: Fundación Juan Bosch.
- Maeseneer, R. D. (2006). *Encuentro con la narrativa dominicana contemporánea*. Madrid/Frankfurt: Iberoamericana / Vervuert.
- Martínez, S. (2003). Not a cockfight: Rethinking haitian-dominican relations. *Latin American Perspectives*, 30(3): 80-101.
- Núñez, M. (2002). *El ocaso de la nación dominicana*. Saint-Domingue: Letra Gráfica.
- Peña Battle, M. A. (1989). *Ensayos históricos* (J. D. Balcácer, Ed.) (Vol. 1, Obras). Saint-Domingue: Fundación Peña Battle.

- Pérez, A. (2013). "Yo no soy racista, yo defiendo mi patria": Síntomas y efectos nacionalistas en República Dominicana. *Caribbean Studies*, 41(2), 245-255.
- Pérez, O. (2002). *La ideología rota: el derrumbe del pensamiento pseudo-nacionalista dominicano*. Saint-Domingue: Centro de Información Afroamericano.
- Prestol Castillo, F. (1973). *El masacre se pasa a pie*. Saint-Domingue: Editora Taller.
- Rodríguez, N. E. (2003). *La isla y su envés: representaciones de lo nacional en el ensayo dominicano contemporáneo*. Saint Jean: Instituto de Cultura Puertorriqueña.
- Silié, R. (2004). La frontera: pasar del conflicto a la cooperación. En *La frontera: Prioridad en la agenda nacional del siglo XXI: Seminario 8, 9, 10 y 11 de julio 2003* (pp. 193-204). Saint-Domingue: Secretaría de Estado de las Fuerzas Armadas.
- Suárez, L. (2006). *The tears of Hispaniola: Haitian and dominican diaspora memory*. Gainesville: University Press of Florida.
- Torres-Saillant, S. (1998). *El retorno de las yolas: Ensayos sobre diáspora, democracia y dominicanidad*. Saint-Domingue: Librería La Trinitaria.
- Torres-Saillant, S. (1999). Introduction to dominican blackness. *Dominican Studies Working Papers Series*. New York: Dominican Studies Institute, City University of New York.
- Torres-Saillant, S. (2003). The tribulations of blackness: Stages in Dominican racial identity. *Callaloo*, 23(3), 1086-1111.
- Torres-Saillant, S. (2006). Blackness and meaning in studying Hispaniola: A Review essay. *Small Axe* 19, 10(1), 180-188.
- Turrits, R. (2002). A world destroyed, a nation imposed: The 1937 Haitian massacre in the Dominican Republic. *Hispanic American history review*. 82(3), 589-635.
- Valerio-Holguín, F. (2000). Primitive borders: Cultural identity and ethnic cleansing in the Dominican Republic. En E. Caymand-Freixas & J. E. González (Eds.), *Primitivism and identity in Latin America: Essays on art. Literature and culture* (75-88). Tucson: The University of Arizona Press.

- Vega, B. (1988). *Trujillo y Haití*. Saint-Domingue: Fundación Cultural Dominicana.
- Victoriano-Martínez, M. A. (2014). *Rayanos y dominicanyorks: La dominicanidad del siglo XXI*. Pittsburg: University of Pittsburg.
- Wucker, M. (2000). *Why the cock fights? Dominicans, haitians and the struggle for Hispaniola*. New York: Hill and Wang.